

Félix LABOUE

**Soufia,
la fille du monde à côté**

A Ouardia, Aziza, Ajar, Meryem, Rajah...

Pas la moindre trace d'un son sur la toile immaculée de la rocaïlle provençale. Peut-être parfois, légère, la griffure d'un cri d'hirondelle dans la tache bleutée du ciel. Un silence ouaté et sourd était posé sur le matin printanier. Un tableau immobile, serein, apaisé, qu'un court souffle de vent ne pouvait faire frissonner. Il était tôt dans ce matin d'un début du monde, comme bien avant la main bruyante de l'homme. Un champ d'arbres à amandes, les pieds plongés dans une terre d'enfer, plus loin un bosquet de chênes blancs et puis trois fois rien d'autre. Pas un trait superflu, aucune ombre inutile dans cette pureté magistrale des premières lueurs. Ca et là, à la marge, un crissement de corneilles.

Soudain, venu d'ailleurs, au-delà la vision, un léger râle de tonnerre montait en forcissant. Ce brisement d'oreille n'était pas un orage, mais plutôt un boucan de moteur. La paix sur l'aquarelle avait fini de vivre. Il y eut un gueulement de freins de voiture, puis le cri d'une femme, un cri de colère hystérique. Une souffrance stridente et violente.

- Enculé !

Aussitôt un fracas de portière et presque de concert le véhicule qui s'arrache au goudron dans un déchirement de pneus torturés. Le moteur rugit, postillonne son agressivité et fait gerber la voiture du bosquet. La cause du raffut est une camionnette blanche. Un tas de tôle et de vis insignifiant, une souillon au royaume des bagnoles. La fanfaronne asthmatique mettra deux minutes à couvrir le dernier raidillon de la colline. Enfin le bruit décline et s'éteint peu à peu. C'est alors que de nouveau retentit la voix cassée.

- Enculé, enculé !

La fille tape des pieds sur le bitume défoncé de la petite route abîmée, elle regarde en direction de la voiture évaporée. Le corps traversé de spasmes, elle tourne sur elle-même en examinant le paysage alentour. Désolée, la fille prend conscience qu'elle est simplement au milieu de nulle part, abandonnée en pleine cambrousse, exactement au centre du néant, là où personne de raisonnable n'oserait jamais s'aventurer. Les poings serrés sur les hanches elle s'assoit sur la borne kilométrique qui n'indique plus rien. Son regard se fixe sur ses escarpins en peau bleu outremer ornés d'une ganse. Elle se balance d'avant en arrière comme les fous dans les asiles, jette ses yeux dans le ciel à la recherche d'un dieu ami, les bras croisés sur le ventre. La fille regarde vers la droite, puis vers la gauche, pas même un escargot sur cette espèce de goudron mort de soif. Elle se relève, se rassoit aussitôt, ses longs cheveux

noirs aux reflets de henné suivent comme ils peuvent le mouvement.

- Merde, mais qu'est-ce que je fous là ?

Dans une brève accalmie elle revit ce que fut le début de cette journée.

Il est cinq heures ce matin-même. La fille est assise à la place passager du fourgon de son ami Antoine. Une vieille guimbarde branlante, borgne, sans clignotant, sans amortisseurs, sans chauffage, sans tableau de bord, sans poste, sans avenir. Elle a relevé le col de son blouson trop court et glissé les mains entre ses jambes pour tenter de les réchauffer. Sur ses escarpins bleus elle a jeté les restes d'une veste doublée en mouton découverte sous le siège. Antoine n'a pas dit grand-chose, Antoine ne dit jamais rien, ou si peu. Elle a fermé les yeux, espérant finir sa nuit, mais dans le vacarme du tas de ferraille la tentative a avorté. Heureusement le ciel rempli d'étoiles a éclairé la route, il n'était pas pensable de compter sur le seul et unique vieux phare jaunâtre. A l'arrière du véhicule, des empilements de cagettes en bois gîtent dangereusement. Une d'entre elles dans un virage est venue atterrir sur la tête de la fille. Elle l'a repoussée d'un geste mécanique, sans commentaire. Vers cinq heures trente, le gardien du M.I.N, marché d'intérêt national, plonge sa lampe torche dans les yeux d'Antoine. Ici, dans le sanctuaire, ne peuvent pénétrer que les professionnels des fruits et légumes. Le chauffeur ébloui est identifié par le cerbère et peut continuer son chemin en direction du parking, près du grand hangar rouge et blanc. Enfin le moteur se tait, les

courants d'air et les vibrations de toutes sortes cessent instantanément. La passagère légèrement assoupie ne bouge pas, elle goûte l'instant présent dans ce silence inespéré.

- Je suis au numéro 7.

Antoine n'en a pas dit plus avant de refermer la portière. Elle, sans ouvrir les yeux, lui a répondu d'un simple grognement. Il est parti après avoir enfilé sa vieille blouse de travail. De loin, le hangar numéro sept ressemble vaguement à une chapelle. Il est surmonté d'un dôme, comme un clocher mais sans cloche. A l'intérieur de la bâtisse, c'est une évidence, la vie est organisée depuis des lustres. La termitière de tôle piquée de rouille est agencée selon des règles strictes malgré des apparences d'apocalypse. Le lieu est grouillant d'hommes électrons qui vont et viennent entre les piles de cageots bourrés jusqu'à la gueule. Il s'agit là d'un pointillisme de couleurs disparates d'où jaillit un feu d'artifice de senteurs mélangées. L'ami de la fille déambule dans le dédale bruyant, ignorant l'agitation ambiante. Il parle à l'oreille des marchands, serre des mains, fait son marché. Il n'a pas d'amis ici, Antoine se bat comme un chiffonnier pour le moindre centime. Il n'aime pas ces maraîchers arrogants, souvent stupides, et n'a pas plus de sympathie pour les importateurs empestant le fric. Ils sont là pour gagner le maximum d'argent et lui pour en perdre le moins possible, c'est LA règle du jeu du commerce. Alors l'Antoine du M.I.N n'est pas celui de la vie de tous les jours. Il s'est créé un personnage qu'il joue deux fois la semaine. Ces jours-là, il devient le pauvre petit épicier de la pauvre et moche cité. Sur sa personne, pas de trace apparente de richesse, il oublie chez lui jusqu'à sa

montre. Les poches de sa blouse sont et restent déchirées, ses baskets remontent aux temps des ancêtres de Mathusalem. Ses fournisseurs aux dents longues sont condescendants à son égard, mais ils se fourrent le doigt dans l'œil. En accordant au pauvre garçon de maigres rabais, ils sont convaincus de faire une bonne action et cela les rend joyeux, tout en coupant le sifflet à leur mauvaise conscience. Lorsqu'Antoine a fini, il charge son charriot, soigneusement. Il profite de ce moment pour réaliser son super bénéfice « sur le dos des cons » ricane-t-il silencieux. Avec aplomb il invite toujours quelques caisses supplémentaires non comptabilisées pour le voyage retour. Enfin il s'en va sans se retourner.

Les vitres du fourgon sont chargées de buée, la fille ouvre la portière et descend du tas de ferraille. Elle a mal au dos, au cou, au crâne, le siège vidé de ses mousses a eu raison de sa fatigue. Elle quitte le navire, contrainte et forcée. Le parking est en ébullition, les véhicules sont chargés minutieusement. Les toutes premières lueurs du jour sont là, fades. Antoine n'est toujours pas arrivé, elle s'étire et part en tremblant à sa recherche. Ses mains dans les poches de son jean sont glacées, ses tempes sont douloureuses à cause d'une migraine. Après quelques centaines de mètres, elle double la vitrine de la cafeteria. Malgré son envie de prendre un café elle n'y entre pas. Il y a trop de monde à l'intérieur et ce matin elle ne se sent pas la force d'affronter les regards. La fille déçue continue son chemin, elle avait espéré qu'Antoine serait ici !

- Soufia !

Le cri d'Antoine s'enfonce douloureusement dans ses oreilles, la voici pourtant rassurée. Elle se retourne, il

vient dans sa direction. Il était bien dans la brasserie bruyante et enfumée.

- Soufia, viens, le gars est là, je suis venu te chercher, il veut te voir. Allez bouge.

- Oui c'est bon, j'arrive, deux minutes, d'abord il faut que j'aille aux toilettes, c'est possible ça ?

- C'est là, allez dépêchez-vous.

Les toilettes, comme le reste du décor, sont dégueulasses, grises et grasses. Naturellement il n'y a pas d'endroit réservé aux femmes, Soufia plonge en apnée dans cet égout infâme. Un des urinoirs, fendu, se répand sur le sol, les portes souillées sont dépourvues de verrou et les cuvettes ont depuis longtemps perdu leur couleur d'origine. Il n'y a pour la fille aucune raison de s'attarder dans ce cloaque puant. D'autant qu'il n'y a même pas de miroir au-dessus des lavabos.

Antoine entrebâille la porte de la cafeteria, laisse passer son amie. Une radio hurle des grésillements, dans un brouhaha de foire. Des odeurs de viande grillée et de friture rance planent lourdement dans l'atmosphère. Comme l'avait pressenti la fille, les yeux exorbités des clients se collent à elle sans la moindre retenue. Elle est déshabillée par une bande d'obsédés attardés mentaux qui la tripotent du regard jusque dans sa plus profonde intimité. Elle a rarement eu à subir une telle agression. Pourtant, des coups d'œil en dessous de la ceinture, Soufia en a essuyés pas mal dans sa jeune existence de femme. Mais ici l'irréel touche à son comble, pas un homme qui ne regarde ailleurs. Ceux qui ne sont pas aux bonnes places se contorsionnent lamentablement pour ne rien manquer du spectacle. Les rires sont gras, vulgaires, les sifflets admiratifs fusent et

l'on entend même des mots doux à deux centimes, de ceux que l'on réserve généralement aux putains. La fille se sent en danger dans ce lieu où tout pourrait basculer en une fraction de seconde. Pour ne provoquer personne elle pose son regard sur les chaussures d'Antoine qui ouvre la marche. Pourtant elle a une envie furieuse de faire un bras d'honneur à cette belle assemblée de fils de putes.

La voici enfin arrivée au comptoir, elle monte en vitesse sur un tabouret, mettant ainsi ses fesses à l'abri des regards mateurs. Elle tente de penser à autre chose alors qu'Antoine lui tend un café. Celui-ci déguerpit aussi sec et se dirige vers un groupe d'hommes attablés un peu plus loin. La fille, seule de nouveau, tombe nez à nez avec le percolateur du bar. Il ressemble comme deux gouttes de thé à celui du Café de Paris à Casablanca, juste en face de la maison de sa tante Zora. Elle avait une peur panique de ce monstre cracheur de vapeur lorsqu'elle était encore une enfant. Elle faisait des cauchemars de cette machine hurlante. Lorsqu'on lui imposait d'aller chercher son père au café, la petite fille tremblait. Jamais elle ne regardait le robot à tuyaux, elle courait et se jetait dans les bras paternels.

Elle regarde aujourd'hui la bête fumante dans les yeux et cherche ce qui avait pu justifier ces peurs prégnantes. Elle garde un très mauvais souvenir du Café de Paris et il en sera sans doute ainsi de ce lieu. Cette cafeteria minable, avec ce comptoir minable et cette bande de minables qui ne l'ont toujours pas quittée des yeux. La fille se dit qu'elle est en train de toucher le fond et que l'enfer doit ressembler à cet endroit sordide et terrifiant d'inhumanité. Elle se demande ce qu'elle a bien pu faire pour mériter un tel sort et être livrée en

pâturer à ces piranhas obscènes. Pour ces types elle n'est pas plus qu'un beau cul dans un jean moulant, sa colère monte.

- Soufia, je te présente Francis, c'est lui qui s'occupe des embauches.

- Bonjour mademoiselle, vous allez bien ?

- Oui ça va, à part que j'ai un peu froid.

- Faut dire que vous n'êtes pas trop couverte. Un autre café ?

- Oui, je veux bien.

Francis fait baver de jalousie l'ensemble de ses congénères haletants. Lui parle avec la fille, et pas eux. Alors il roule des épaules, ce qui a pour effet de décoller ses bras boudinés de son corps et du coup de le rendre encore plus volumineux. Les mâles font ainsi pour affirmer leur supériorité dans tout le règne animal, ils se grossissent exagérément. La fille a remarqué le manège du coq dans la basse-cour où il n'y aurait qu'une poule. Elle distingue aussi au passage une lueur inquiétante au fond de son œil, l'homme en face d'elle a les attitudes d'un prédateur à l'affût. Pour l'instant elle n'est pas assurée de son appréciation, elle l'observe avec attention. Francis est un bonhomme aussi banal que la banalité, un parmi les autres, difficile à décrire précisément. Un presque chauve joufflu sans cou, sans prestance, sans signe distinctif et certainement sans trace de cerveau. Des gouttes de sueur perlent à son front épais. A la louche elle lui donne la quarantaine, le gratifie d'un petit mètre soixante-dix et évalue son poids à une centaine de kilos et des poussières. Elle se dit qu'Antoine aurait pu lui présenter un ami plus attrayant,

plus jeune, plus beau, moins gorille. Elle n'a pas le choix et devra composer avec celui-là.

- Antoine m'a dit que vous cherchiez du boulot ?

- C'est vrai.

- Vous avez déjà travaillé dans les serres, ou dans les champs ?

- Non jamais.

- C'est pas grave. Vous êtes de quelle origine ?

- Marocaine.

- Pas de problème, il n'y a pas mieux que les Marocains pour les serres.

Voilà le genre de propos à la con que redoutait d'entendre la fille. Les Arabes dans les champs, les Brésiliennes au tapin, les Portugaises au ménage et blabla et blabla. Elle se dit qu'elle doit rester calme et ne pas répondre à de telles conneries, elle a trop besoin de travailler. La fille ravale sa salive et rumine en silence !

Pendant une demi-heure, Francis le contremaître livre les termes du contrat d'embauche. Contrat verbal, non discutable, non amendable, à prendre ou à laisser. Ce qui n'est pas dit, mais fortement suggéré, c'est qu'il y a une file d'attente d'esclaves qui ne feront pas la fine bouche. Et, cerise sur le gâteau, le grand chef fait tout cela par amitié pour Antoine, bien entendu. La fille n'a à l'évidence pas son mot à dire, c'est comme ça et pas autrement. Comme il n'y a rien à dire, elle ne dit rien, d'un hochement de tête elle accepte. La voici enrôlée dans l'armée des travailleurs agricoles à exploiter sans vergogne. Les bagnards modernes que l'on planque dans les tréfonds des exploitations, bien à l'abri des regards indiscrets, bien loin des droits de l'homme. Certains vivent sans électricité, sans toilettes, avec

seulement un peu d'eau au bout d'un robinet. Ils dorment sur des lits en fer aux matelas sales, épais de deux doigts, lorsqu'il y a matelas. Soufia se dit que ces gros paysans sont des racistes sans compassion, d'abjects profiteurs de misère humaine.

Elle retourne au fourgon avec Antoine pour récupérer sa valise.

- Tu vas être bien là-bas, j'y suis allé une fois, l'endroit est magnifique. C'est le trou du cul du monde mais c'est beau, et puis tu ne seras pas tentée de dépenser tes sous, il n'y a pas de boutique de fringues.

- C'est le bonheur, quoi ! Dormir dans une caravane minable, prendre la douche dans un algéco et aller aux chiottes dans la nature ou presque, elle est pas belle la vie ?

- Ce n'est que pour deux mois, faut t'accrocher. Tiens voilà ta valise, reste là, il va venir te chercher ici. Tu verras, c'est pas le mauvais bougre, il est seulement un peu con.

- Un peu, t'es gentil !

Le soleil a sauté de son lit, le parking est vide, les véhicules font la queue pour sortir par le grand portail. Les deux amis s'embrassent, ils ne se reverront pas de sitôt. Elle est triste et fatiguée de n'avoir pas assez dormi.

- On se téléphone, ne te fais pas de soucis, si tu appelles au secours je viens te chercher dans la journée.

Elle se retrouve seule, abandonnée, assise sur sa valise, recroquevillée sur elle-même. Elle pense que la vie est une putain de merde, rien ne va jamais, tout est compliqué. Elle égrène sur son téléphone la liste de ses amis, mais il est si tôt, elle ne peut parler avec personne.